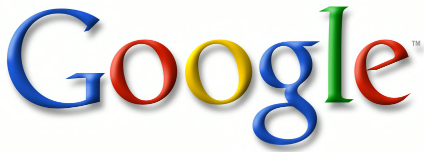
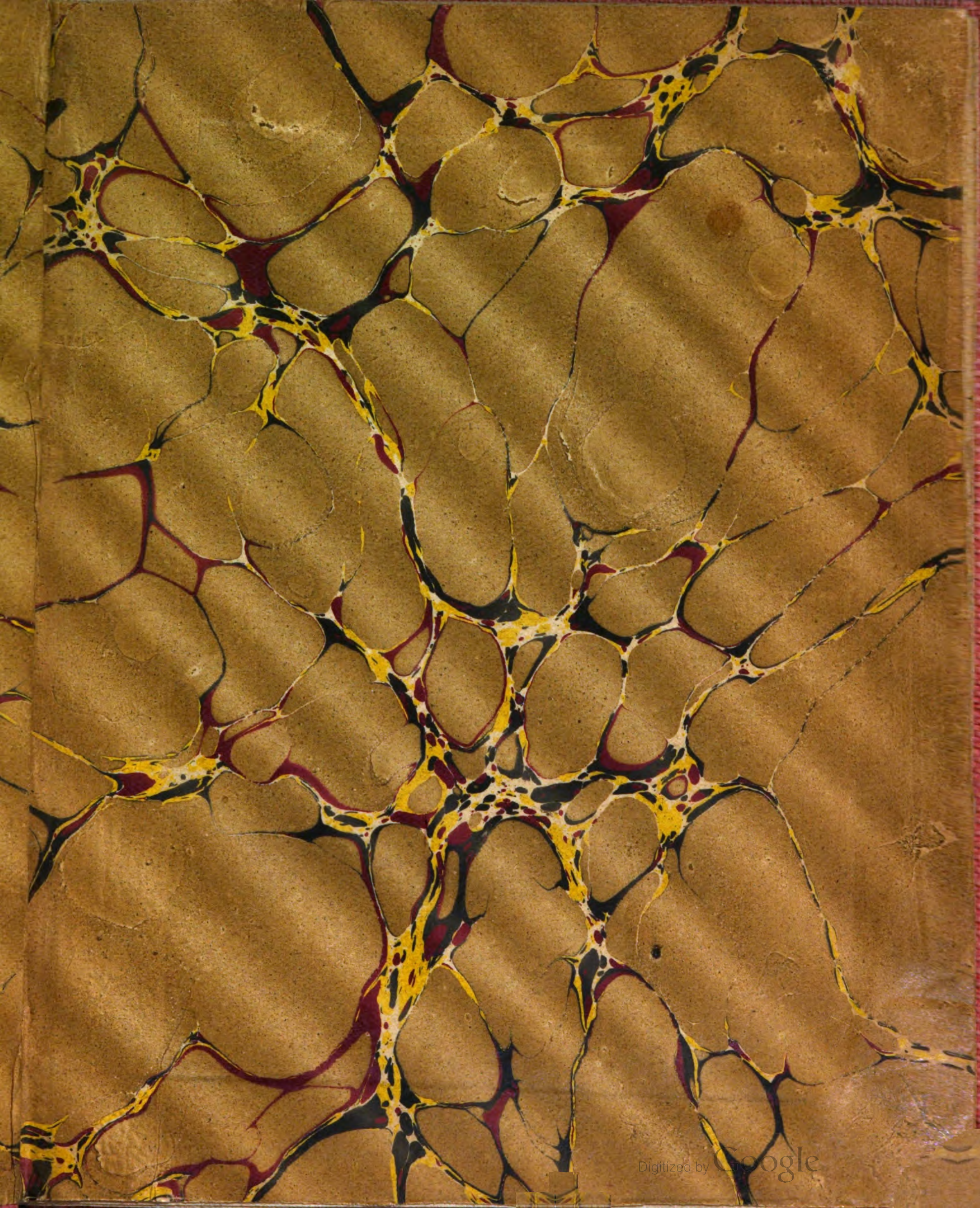






LE COMPTE DU ROSSIGNOL

Édition limitée à mille exemplaires numérotés et tirés sur papier alfa.

N° 459

Il a été tiré de cet ouvrage quarante exemplaires de luxe, numérotés, sur papier pur fil.

SOUS LE SIGNE DE LA CHOUETTE

TEXTES ANCIENS ET MODERNES PUBLIÉS

PAR FERDINAND GOHIN

GILLES CORROZET

LE COMPTE DU ROSSIGNOL

(Réimpression de l'Édition de JEAN DE TOURNES)

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR FERDINAND GOHIN



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1924

INTRODUCTION

La première édition du *Compte du Rossignol* (1546), qui se vendait « à Paris, au Palais en la boutique de Gilles Corrozet », porte à la fin l'indication « imprimé à Paris, le deuxiesme jour d'Avril 1546 ». Au verso du titre est le texte de la requête adressée par Corrozet au Prévôt de Paris afin d'obtenir « permission d'imprimer et vendre ce petit traicté, par lui composé, intitulé *le Compte du Rossignol* ». Au recto du folio suivant se trouve la permission accordée pour deux ans par le prévôt le 24 mars 1545 (v. s.).

Peu après, dès 1547, Jean de Tournes donnait à Lyon une seconde édition de ce poème. Depuis lors, il n'en a été fait qu'une réimpression dans le tome VIII du *Recueil des Poésies françoises* de A. de Montaiglon.

Gilles Corrozet (1510-1568) est connu [1], et il a toujours joui d'une certaine réputation grâce à ses ouvrages d'érudition archéologique : *les anticques Erections des Gaules* (1535), *le Catalogue des villes et cités...* (1537), *les Antiquitez, histoires et singularitez de Paris...* (1550), dont on a relevé neuf éditions ou réimpressions contemporaines de l'auteur et dix éditions posthumes, *le Thresor des histoires de France* sans cesse réimprimé jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Le nom de ce « libraire parisien » fut ainsi préservé de l'oubli qui n'a pas épargné les plus illustres de son temps. Mais il a d'autres titres à l'estime des lettrés. S'il ne fut pas un grand humaniste, il eut la curiosité et la ferveur de l'humaniste. Ses nombreuses traductions en prose ou en vers témoignent du zèle qu'il mit à « illustrer » la langue française. Du grec il traduit ou paraphrase *les Fables du tres ancien Esope*

1. Sur G. Corrozet, on peut consulter : Lelong, *Bibl. de la France ;* Niceron, *Mémoires*, t. XXIV, p. 149; Goujet, XII, 261, XIII, 98, XIV, 417; *La Croix du Maine et du Verdier* (éd. Rigoley de Juvigny), III, 50; Paulin Paris, préface de la réimpression des *Blasons Domestiques* (1875); Paul Lacroix, préface de la réimpression des *Antiquitez...;* Crapelet, *Poésies françaises;* A. de Montaiglon, *Recueil des anciennes Poésies françoises*, tome VI (1858); Bonnardot, *Gilles Corrozet et Germain Brice* (Champion, 1880); Ch. Oulmont, préface d'une réimpression de *l'Hecatomgraphie* (Champion, 1905),

(1542), *le Tableau de Cébés* (1543); du latin il traduit le *Conseil des sept sages* (1545); ses *Blasons Domestiques* sont inspirés de *l'Ædiloquium* de Geoffroy Tory; on lui doit une traduction d'un roman de l'italien Juan de Flores et de *la Déiphire* de L.-B. Alberti; il a édité (1559) la traduction que Mellin de Saint-Gelais avait écrite de la *Sophonisbe* de Trissino.

Ces ouvrages de Corrozet (et je ne songe nullement à en dresser le catalogue complet) suffisent à montrer qu'il a aimé la poésie; rappelons encore qu'il a composé un *Parnasse des poètes françois.* Mais ce poète fut surtout un moraliste, ou du moins il eut des préoccupations de moraliste, comme l'attestent ses meilleurs et presque tous ses ouvrages: telle son *Hecatomgraphie, c'est a dire les descriptions de cent figures et hystoires contenantes plusieurs apophtegmes, proverbes, sentences et dictz tant des anciens que des modernes* (1540), que La Fontaine a certainement connue et utilisée; tels encore ses *Divers propos memorables* (1557) et surtout sa traduction des *Fables* d'Esope citée plus haut; ce recueil, qui offre cet intérêt particulier d'être la première traduction en vers du fabuliste grec, nous révèle en Corrozet un versificateur habile

qui s'essaie de façon curieuse à l'emploi des vers de diverses mesures et diversement combinés; plusieurs fables sont charmantes et d'un tour agréable. Mais le développement qu'il donne au commentaire prouve assez que c'est à la leçon morale qu'il attache le plus d'importance.

Dans *le Compte du Rossignol* se retrouvent des intentions semblables; c'est un conte moral. La valeur littéraire en est supérieure à celle des *Fables;* la pensée morale aussi en est plus haute; elle ne doit rien aux données de l'expérience, ni aux conseils de la sagesse pratique. Ce poème qui oppose l'amour platonique à l'amour sensuel se rattache à la « querelle des amies », qui fut provoquée par *l'Amie de Court* de La Borderie (précisément édité par Gilles Corrozet, en 1542), et qui inspira *la Parfaicte Amye* d'Héroet. J'ai exposé ailleurs [1] en détail cet épisode important dans l'histoire littéraire et morale du platonisme au seizième siècle. Je me bornerai ici aux indications nécessaires pour apprécier l'originalité du poète et pour comprendre la portée de ce *Compte du Rossignol,* qui pourrait

1. Voir Antoine Héroet, *Œuvres Poétiques* (édition de la Société des Textes Modernes, 1909).

aussi bien être intitulé « le Parfait Amy », ou le « Parfait Amour ».

En 1527 avait paru, chez Galiot du Pré, la traduction d'un roman de l'italien J. Caviceo, *le Dialogue tres elegant intitule le Peregrin traictant de l'Honneste et Pudique amour concilie par pure et sincere vertu, traduict de vulgaire Italien en langue francoyse par maistre Francoys Dassy, conterouleur des Briz de la maryne en Bretaigne, secretaire du roy de Navarre ;* il ne parut pas moins de huit éditions ou réimpressions de cette traduction; on a peine à comprendre le prodigieux succès de cette œuvre, où les prétentions philosophiques se mêlent aux aventures les plus invraisemblables. Deux longs chapitres exposent la doctrine de Platon sur l'amour; c'est de ce fatras que Corrozet a tiré l'allégorie qui fait le centre et prépare la conclusion de son joli conte. Ne fût-ce que pour apprécier la façon ingénieuse dont il a utilisé et développé cette donnée, il paraîtra intéressant de lire le passage dans l'une des éditions du roman que le poète a pu avoir entre les mains :

« La coustume du rossignol est que jamais ne convient en acte charnel avec sa femelle s'il n'est sur ung rameau verd, aupres duquel y en aura

ung sec. Et apres qu'il a consumé son appetit venerien, subitement il sault sur le rameau sec, ou il acoustre sa queue et agence ses plumes et ung peu chante enroy. Et puis à l'eaue s'encourt pour se mundifier... Tous ceux qui se conjoignent en acte charnel avec dames sont en rameau verd, c'est assavoir en amour sensuelle, mais apres ressasié leur appetit vain tombent sur le rameau sec, c'est en oubliance du vray amour, en tant de tristesse et desplaisance que du plaisir possedé n'ont plus de raison. Consideres que pour me aymer tu es faict homme reputé et estimé. Et cependant que tu seras perseverant en cest pudique amour, toujours t'efforceras à semblables vertueuses et louables œuvres... » (Édition de Claude Nourry, Lyon, 1533 : III[e] partie, chap. XXVII, f° 111 r°.)

La Genèvre de Caviceo est une pédante : elle fait la leçon à son ami avec une précision déconcertante et un calme vraiment philosophique; la Yolande de Gilles Corrozet montre plus de réserve et de délicatesse; elle propose l'énigme, mais elle ne la résout pas, et d'ailleurs elle en ignore la solution; Corrozet introduit ingénieusement une vieille édentée « au visage ridé » : comme la Diotime de Platon, c'est elle qui est chargée d'expliquer le

sens de l'allégorie et d'interpréter la divine sagesse.

Le succès même du roman italien avait sans doute répandu cette allégorie; du moins François de Sagon, le fameux adversaire de Marot, y fait clairement allusion dans quelques vers assez médiocres que j'ai trouvés à la suite de son *Apologue en défense pour le Roy...* (1544) :

DE LA NATURE DU ROSSIGNOL PAR COMPARAISON D'AMOUR

Le Rossignol chante avant joyssance,
Et de son chant fait résonner les boys;
S'il ha jouy, adonc fault sa puissance,
Et change en pleur le plaisir de sa voix.
Cela provient des rigoreuses loix
Ou de nature, ou d'amour trop follastre :
C'est d'un des deux, il n'en faut point debattre.
Si c'est nature, o perverse nature,
Qui d'ennui long tormente creature,
Apres avoir un si court plaisir pris.
Si c'est Amour, ce n'est que sa droicture;
Gardez, aymans, d'en avoir pour le prix.

Cette allégorie, Corrozet l'a développée et mise en scène avec un art ingénieux de façon à composer

un charmant récit et à mettre aussi en relief l'idée morale qui lui tenait à cœur. Pour comprendre avec quelle ardeur il s'en faisait le champion, il est utile de rapprocher du *Compte du Rossignol* deux petits poèmes, — de moindre valeur, — qu'il composa l'un un peu avant, l'autre un peu après.

Le premier, *la Volupté vaincue* porte un titre significatif; il fut imprimé en 1543, à la suite du *Tableau de Cébés.*

C'est une allégorie mythologique, comprenant 262 vers : le poète imagine que « Palas » revenant de la chasse avec Diane et les Nymphes, ses compagnes, a rencontré dans la forêt la Volupté assise sur son char et au milieu de sa cour, qu'elle l'a attaquée, vaincue et mise à mort. Voici les derniers vers — non les meilleurs — de ce poème d'une fantaisie souvent gracieuse :

Palas s'en va du combat eschauffée
Digne d'avoir et tryumphe et trophée.....
Mais le povoir de Venus surmonté
En ceste mort de Volupté mauvaise
Tenoit Palas et ses gens en grand aise :
Car chastes gens de semence divine
De Volupté demande la ruyne.

Tousjours sera en l'esprit bien rassis
Volupté morte et Cupido occis,
Et Chasteté tant belle et advenante
A tout jamais puissante et triumphante.

Le deuxième poème, *la Satire contre le fol amour*, qu'on trouve à la suite des *Cent Considerations d'Amour* de G. de la Perrière (1548), est d'un tour sévère qui justifie bien son titre : dans cette tirade de 92 vers, le poète s'indigne contre ceux qui font de Cupido un dieu :

Mais comment sont les hommes si debiles,
Si non scavantz, si tendres, si fragiles,
D'atribuer à une infirmité
La gloire et loz de la divinité.

C'est exactement la même idée que développait La Borderie au début de *l'Amie de Court;* Corrozet la reprend, mais il s'y tient, et se garde des trivialités où se plaît La Borderie. Dans la *Satire* de Corrozet le ton reste grave et toujours élevé : aux attributs accordés à Cupido sont opposés les vrais caractères de la divinité :

Ce Cupido n'est autre chose en somme
Que le charnel mouvement de tout homme,
Vilain desir, qui en toute saison
Se veult montrer rebelle à la raison,
Auquel desir consentement donnons
Et nos espritz du tout abandonnons...

Et voici les derniers vers :

Ne dictes point : je suis contrainct d'aymer
Par Cupido; toute l'eau de la mer
Ne vous scauroit laver et nectz vous rendre
De ce peché. Doncques sans plus attendre,
Corrigez-vous, vostre vie amendez,
Et au bon Dieu pardon en demandez
En le priant, comme il est éternel,
De vous garder de tout acte charnel.

La pensée religieuse un peu inattendue de cette conclusion se retrouve dans plusieurs vers du *Compte du Rossignol.* Suffit-il de dire que ces vers traduisent le sentiment et la croyance qui ont inspiré au poète plusieurs œuvres (*Exemples des œuvres de Dieu et des hommes*, 1551; *la Tapisserie de l'Eglise chrestienne et catholique; Historiarum veteris Testamenti icones*, 1539)? En réalité

ce mélange de philosophie antique et de sentiment religieux caractérise le platonisme de la Renaissance. Il fait le fond du mysticisme de Marguerite de Navarre; déjà dans les *Triomphes de la noble et amoureuse Dame* (1537) de Jean Bouchet, qui eut alors tant de succès, la « noble dame » désigne l'âme, et il n'est question que de l'amour de Dieu. On y voit rapprochés les éléments les plus disparates, la médecine et la religion, les prophéties et les œuvres païennes. Le platonisme de Corrozet est plus discret et moins mystique : l'intention religieuse domine et absorbe dans ses écrits la pensée platonicienne; encore est-ce plutôt une arrière-pensée ou un vague souvenir de platonisme qui s'y devine, ou une expression qui le rappelle, mais on n'y trouverait aucune allusion précise : ce poète de l'amour platonique ne nomme nulle part Platon. Il est du moins de ceux qui ont contribué à faire prévaloir une haute et pure conception de l'amour, tout à la fois platonicienne et chrétienne, contre la conception vulgaire ou libertine, ou simplement mièvre et efféminée, faussement poétique, que tant de blasons, de « diffinitions » ou descriptions de rondeaux avaient mise à la mode.

Quel que soit l'intérêt historique du *Compte du*

Rossignol, c'est sa valeur littéraire qui lui donne surtout du prix. Sans doute ce petit poème n'a ni les proportions ni l'éclat d'un chef-d'œuvre; mais ce qu'il y a d'ingénieux dans la composition et d'imprévu dans la conclusion, la variété des sentiments, la bonhomie malicieuse, l'aisance du style et l'élégance sans apprêt suffisent à lui assigner une place à part dans la production poétique du temps; comme la pensée, le style semble marquer une tentative de réaction contre les fadeurs en vogue. Est-ce trop dire qu'il y a dans ce joli conte, de tour si français et marqué de l'empreinte de l'époque, comme un reflet lointain de grâce antique? Du moins, il y règne un charme discret de qualité rare, qui s'harmonise avec la noblesse de la pensée et en atténue la gravité de la douceur d'un sourire.

Au *Compte du Rossignol* nous avons ajouté quelques-unes des *Fables* mises en « rithme francois » par Corrozet. On y remarquera la liberté même de la traduction, quelques heureuses trouvailles, parfois des intentions de style et, d'une fable à l'autre, l'ingénieuse variété de la versifica-

tion. A dessein nous avons donné de préférence des fables que La Fontaine a reprises : il a certainement connu le recueil de Corrozet et même n'a pas dédaigné de lui emprunter quelques détails. C'est assez dire que ces fables de Corrozet ne sont pas sans mérites; si la comparaison avec le grand fabuliste ne permet pas de surfaire l'œuvre de son devancier, il serait injuste de méconnaître l'intérêt et la valeur de cette première traduction en vers français des fables d'Esope.

Nous avons transcrit le texte de l'édition Denis Janot, 1542.

LE COMPTE DU ROSSIGNOL

AU LECTEUR

L'amour que chacun te propose,
Dont tant d'escritz sont embellis,
Proprement ressemble à la rose,
Car trop poingnans sont ses delitz;
Mais l'amour, duquel cy tu lis,
Qui en cueur chaste s'enracine,
Ressemble au chaste et très beau lis,
Qui croist sans chardon ny espine.

LE COMPTE DU ROSSIGNOL

Puisqu'ainsi est que j'ay l'intention
De mettre en vers ceste narration
De deux amans, dont la vie amoureuse
Eut une fin honneste et vertueuse,
A toy, Amour très pudique et sincère,
Que tout cueur chaste ayme, adore et revère,
Veux adresser mon invocation
Pour mener l'œuvre à sa perfection;
Car icy n'est autre chose depainte
Qu'un vray subjet d'une amytié très sainte,
Object[1] visible à chacun d'ainsi vivre
Et tes guidons d'honnesteté ensuyvre[2],
Mettant à l'œil des dames l'exemplaire
De delaisser Venus pour te complaire.
Doncques, Amour tout plein de doux attraict,
Portant le feu et le gracieux traict[3],
Donne faveur à ceste mienne histoire

Pour en laisser aux successeurs mémoire.
Long temps n'y a qu'en la ville plus grande
Sur qui le roy de la France commande
Fut une bonne et belle damoyselle,
Noble de sang et de vertueux zelle,
Belle de corps, de hault port et maintien,
De doux accueil et bening entretien,
D'un beau parler, d'une grande sagesse,
Le tout tesmoing de sa vraye noblesse.
Elle, qui tant d'honneur et bien sçavoit,
La court du roy aucunes fois suyvoit,
En se trouvant aux banquetz et convis,
Aux jeux, aux bals, aux propos et devis
Qu'on y faisoit, où tant modestement,
En ris, en geste et en accoustrement
Se maintenoit, qu'aux plus haultes princesses
Elle égaloit ses mœurs et gentillesses.

En court aussi un jeune homme hantoit
Qui de maison et de hault lieu estoit,
Nommé Florent, suyvant le train des armes,
Dur aux assaulx et hardy aux allarmes,
Ce qu'il avoit par exercice appris,
Dont il obtint des courtisans le pris.
Chanter sçavoit, et baller, et danser,
Et en tous jeux honnestes s'avancer [4].
Tenir propos et deviser long temps,

Ce luy estoit singulier passe-temps,
Et bien souvent s'araisonnoit [5] à celles
Qu'on estimoit de la court les plus belles,
Où se trouvoit la pucelle estimée
Dont j'ai parlé, Yolande nommée,
Qui d'ans completz n'avoit guères que vingt.

D'elle Florent tant amoureux devint
Et se trouva si soudainement sien
Qu'en elle assist tout son heur et son bien.
Lors commença à sentir la pointure
Du traict d'Amour volant à l'avanture.
Captif se veit, saisy par violence,
D'une beauté et grâce d'excellence,
Qui maintz assaultz et combatz luy donnèrent
Et soubz mercy son cœur emprisonnèrent;
Luy se voyant d'un feu nouveau espris
Et d'un lien indissoluble pris,
Ne pardonna à chose qu'il peust faire [6]
Pour à l'Amour et à soy satisfaire.

Il s'adonnoit à joustes et combatz,
A la musique, à mille autres esbatz
Afin de plaire à sa belle maistresse
Qui detenoit son cœur en grand destresse.
Pour alléger encore ses douleurs,
Il inventoit meslange de couleurs,

Changeoit d'habitz bien propres et bien faitz,
S'accompagnoit des hommes plus parfaitz;
Bref il vouloit tous gentilz faitz comprendre [7],
Rien ne faisant dont il fust à reprendre.

Certes l'amour, qui au cœur le pressoit
De jour en jour incessamment croissoit,
Comme le feu s'alume bien souvent
Dans le fourneau par la force du vent,
Et, nonobstant telle ardeur vehemente
Qui ne rendoit sa volunté contente,
Il sçavoit bien son fait dissimuler;
Mais devant elle il ne le peut celer
Si longuement qu'il ne s'en descouvrist
Et le secret du cœur ne luy ouvrist.

Donques un jour, la trouvant à par elle,
Voulant trouver à l'amytié nouvelle
Grâce et mercy, avec la face basse
Luy dist ces motz de voix tremblante et casse :
« J'ai veu la France et toute l'Allemaigne,
« Le Portugal, l'Italie, l'Espaigne,
« Mais je n'ay point une pucelle veue
« De telle grâce et de beauté pourveue
« Que vous, ma Dame, à qui je me dedie,
« Moy, mon honneur et mon corps, et ma vie,
« Pour estre vostre à pouvoir [8] commander

« Par dessus moy, sans me le demander. »
Oyant ces motz, la pucelle Yolande
D'un sens rassis bassement[9] luy demande:
« Comment, monsieur? je ne sçay dont ce vient.
« Le dites-vous à vostre bon escient?
« Je ne sçay pas dont procède l'audace
« De vous gaudir de moy en ceste place;
« Mais je sçay bien qu'entre nous femmes sommes
« Le passe temps d'entre vous gentilzhommes,
« Et ne sçavez, quand estes en repos,
« Sinon de nous tenir autre propos[10],
« En nous donnant quelque faulse louange,
« Ce que je trouve en mon endroit estrange,
« Vous avisant que me vueillez laisser
« Et telz propos jamais ne m'adresser,
« Vous merciant de l'offre par vous faite
« A moy, qui suis de toutes l'imparfaite. »

Adonc Florent sa crainte delaissa
Et plus hardy à dire commança :
« Amour, qui fait que mainte creature
« Est transmuée en sa propre nature[11],
« Qui les couars fait devenir hardis
« Et les puissans il rend encouardis;
« Qui d'assaillir tous les hommes s'efforce,
« Ha prins en moy une si grande force,
« Pour la beauté qui de son lustre esclaire

« Tout vostre corps et vostre face claire,
« Qu'en délaissant en oubly ma personne,
« Du tout à vous, non à autre, me donne.
« N'estimez point que je sois un moqueur,
« Car vous pourriez lire dedens mon cœur
« Un long penser, causé d'affection[12],
« De joye peu, beaucoup de passion,
« Une foy forte et ferme loyauté,
« Et plus qu'amour aymant votre beauté.
« Ma liberté de tous costés je fuis;
« Je suis en vous, et non en moy; je suis
« Tel que pour vous mettray l'âme et la vie,
« Dont vous serez jusqu'à la mort servie,
« Vous suppliant que vostre humanité
« Donne pardon à ma témérité.

— « Certes, respond Yolande la belle,
« Si vous souffrez passion tant cruelle
« Que recités, pour un je ne sçay quoy
« Que vous voyez, ce dites-vous, en moy,
« Vous, et non moy, en estes seul coulpable,
« Et, qu'ainsi soit[13], vostre arbitre est capable
« De recevoir l'amour ou refuser.
« Dire autrement, ce serait abuser
« De la raison, qui doit estre la guide
« Du corps humain soubz une estroite bride.
« De me nommer belle de corps et face

« Et me louer, il vient de vostre grâce;
« Telle beaulté en moy je ne congnois,
« Et, s'ainsi est, mon Dieu je recongnois
« Le seul autheur de beauté et bonté;
« Ce sont rayons de sa haulte clarté,
« Me confiant qu'avec l'ayde de luy
« Me garderay de la fraulde d'autruy;
« Si vous perdez ainsi la liberté,
« Par obstinée et ferme volunté
« Vous seulement en forgez les liens,
« Et d'estre serf vous cherchez les moyens;
« Mais la prison, Dieu mercy, est ouverte;
« Je ne veux point de gaing pour [14] vostre perte.
« Que dy-je gaing? Si au vent j'avois mis
« Le mien honneur, ce qui ne m'est permis,
« J'aurais acquis perte si grande et telle
« Que l'infamie en seroit immortelle;
« L'honneur perdu par quelque meschant œuvre
« A grand peine et bien tard se recœuvre.
« Vous estes serf, à ce que dit m'avez;
« Mais c'est à vous que vous-mesmes servez [15],
« A vous suyvant tous vos mondains plaisirs,
« Vos appetitz et sensuelz desirs;
« Quant est à moy, je domine sur eux,
« Dont tous mes faitz se trouvent bienheureux.
« Ma volunté je vous ay esclaircie;
« Si vous m'aymez, je vous en remercie,

« Vous suppliant, non point pour mes merites,
« Ains pour me plaire, ainsi comme vous dites,
« De non jamais me parler de cela. »

Adonc Florent, tout estonné, parla,
Disant ainsi : « Comment pourroit l'amant
« Celer le feu qui le va enflamant
« Depuis le corps jusques au fons de l'âme?
« Ne pensez point, ô ma très chère dame,
« Que je sois seul coupable de ce fait;
« Certes, non moy, mais Amour ha ce fait,
« Qui me tient pris et me contient de sorte
« Qu'il fault du cœur que la parole sorte
« Pour le servir en ce cas d'ambassade[16]
« Et reciter comment il est malade,
« Malade, hélas! voire malade et mort,
« Mort qui ne sent sinon que le remort
« Et souvenir de beauté qui le poingt;
« De sentiment en luy autre n'a point.
« Vostre beauté est un soleil luisant,
« Plaisant aux yeux, à l'arbitre nuisant,
« Car à vous voir je vous loue et vous prise,
« Et cependant ma volunté est prise,
« Et, quand je veux telle amour oublier,
« Vostre beauté la fait multiplier.
« En nourrissant l'amour insupportable,
« Ma fermeté est envers vous si stable,

« Que Zephirus, le vent doux et leger,
« Auroit plus tost les Alpes fait renger
« En terre pleine ou obscure valée,
« Que ceste amour de moy s'en fust alée.
« Plus tost la mort donne fin à ma vie
« Que de tromper les dames j'aye envie ;
« Tous ceux qui ont ainsi deçeu les femmes
« Pour leur loyer sont demeurez infames.
« Quant est de moy, mon cœur s'est avoué
« De vous, sans plus, à qui il s'est voué,
« Non point voué seulement, mais offert,
« Dont maint tourment angoisseux ha souffert,
« Ne vous osant declairer sa tristesse ;
« Mais maintenant, ô ma belle maistresse,
« Envers laquelle ay osé entreprendre
« Tous mes plaintifz et larmes faire entendre,
« Je vous supply de me faire cest heur
« D'estre de vous le petit serviteur,
« Pour vous servir de cœur et de puissance,
« En attendant finale jouyssance
« De mes désirs qui jamais n'estaindront,
« Tant que tous vifz mes membres s'estendront. »

Lors Yolande, à demy rigoureuse,
Sentoit en soy la pitié amoureuse
Qui combattoit pour entrer jusqu'au lieu
Où se vouloit loger ce petit dieu ;

Mais Chasteté qui ne fut onc oultrée[17],
Puis Crainte et Honte en deffendoyent l'entrée
Si vivement que l'Amour n'y entra.
La jeune dame adonques remonstra
Au gentilhomme en quel cas d'infamie
Elle cherroit pour estre ainsi s'amye,
Et, quand ce point elle consentiroit,
Que trop grand playe à son honneur feroit,
Lui deffendant mesmement d'y penser,
S'il ne vouloit grievement l'offenser,
Et que, si plus il en faisoit poursuite,
Les siens parens, dont elle avoit grand suite,
Tous gens d'honneur et de noblesse haulte,
Le puniroient d'une si lourde faulte;
Car son honneur, ainsi qu'elle disoit,
Entre les mains de ses parens gisoit.

Sur ce propos la Dame, à qui trop griève[18]
Tel entretien, de sa place se liève,
Et laisse là du tout abandonné
Florent confuz, pensif et estonné;
Lequel, estant revenu en soy mesme,
Par l'aguillon de ceste amour extreme
Plus que devant fut sa pensée attainte,
Et de son cœur jetta mainte complainte.
En fin conclud l'entreprinse poursuyvre
Jusques au bout, et ses desirs ensuyvre,

Disant en soy : « La tour bien assiégée
« Peult estre en fin prinse et endommagée,
« Et n'est rempart ny boulevart tant fort
« Qui longuement peust porter un effort
« Quant l'assiégeur à l'encontre s'obstine ;
« Mesmement l'eau avec le temps ruine
« Le dur caillou, en tombant goutte à goutte ;
« Je mettray donc ma force et vertu toute
« Pour la changer et vaincre son propos. »

Ainsi Florent, sans prendre aucun repos,
Vagoit en soy[19], faisant mille discours,
Pour à son mal trouver quelque secours ;
Aucunes fois en deffiance[20] estoit ;
A l'autre fois jouyr se promettoit :
D'un seul penser avoit joye et douleur
Qui luy causoit changement de couleur ;
S'il la voyoit, devenoit tout transi,
Et, s'il oyoit nommer son nom, aussi
Il rougissoit, et, comme transporté,
Estoit joyeux et puis desconforté.
Raison souvent taschoit à le distraire,
Mais son amour bataailloit au contraire[21] ;
Mort se souhaite, et en si griefz ennuiz
Se consumoit et les jours et les nuitz
En se sentant dedens le cœur blessé
D'avoir esté de sa dame laissé.

O fol amour, tu ressembles Circes,
Qui transmua les soudars d'Ulixes
En ords pourceaux et espèces de bestes,
Car tu induis à vices deshonnestes
Tes poursuyvans, tant que tu les transmue
Au sensitif de chaque beste mue[22].
Ainsi Florent, à demy hors de soy,
A Cupido rendit hommage et foy,
Tirant au but de jouyr de la belle
Dont il avoit responce si rebelle,
Et, nonobstant qu'elle luy eust montré
Signe de deuil, et très bien remonstré
Le grand danger et peril hazardeux
Où ilz cherroyent par ceste amour tous deux,
Il ne cessa en parole et en geste
De plus en plus le rendre manifeste,
En la pressant de regardz et de signes
D'un homme sage et raisonnable indignes.

Elle, voyant le train qu'il maintenoit
Pour l'amour d'elle, et qu'il l'importunoit
Trop ardamment, voulut en patience[23]
Encore un coup luy prester audience,
Non pour lier sa propre volunté,
Mais pour donner au malade santé.
Donques un jour tout de son gré permist
Que le jeune homme à raisonner se mist

Avecques elle, en faisant sa demande
Plus que devant importune et plus grande.

O pleust à Dieu que toutes filles feissent
Comme Yolande, et qu'elles ne se meissent
Facilement à escouter les ditz
Des jeunes folz amoureux estourdiz,
Sinon à fin de donner guerison
A l'abreuvé d'une telle poison;
Et pour le mieux, à toutes je conseille
Qu'à telz causeurs ne prestent point l'oreille
Car il est bien malaisé d'approcher
Du feu ardant, sans sentir en sa chair
Quelque chaleur, et qui ne s'en recule
En s'embrasant à la fin il se brusle.

Or ceste-cy toutes fois, comme sage,
Se garda bien d'estre prinse au passage [24],
Car, quand l'amant luy eut fait sa prière,
Le rejetta par telz propos arrière:
« Florent, dit-elle, il appert clairement
« Que vous n'avez esgard aucunement
« A mon honneur, qui le voulez blesser.
« Pensez-vous bien que je veuille abaisser
« Ce hault vouloir, et que je laisse prendre
« Ce que jamais homme ne me peult rendre ?
« Asseurez-vous que parler ny promesse,

« Bague, joyau, ny quelconque richesse
« Ne fera point ma chasteté branler,
« Et, qui plus est, puisqu'il en fault parler,
« N'avons-nous pas, en la loy, deffendu [25]
« Du seigneur Dieu tel amour pretendu,
« Et que celuy ou celle qui fera
« Peché charnel, de Dieu puny sera ?
« Je vous pry donc et si [26] vous admonneste
« Changer l'amour en amytié honneste,
« A fin que Dieu, exerçant sa justice,
« En sa fureur vous et moy ne punisse. »

Lors, tout transi, replica l'amoureux:
« Or suis-je bien de tous le malheureux,
« Puisque beauté, grande force et jeunesse,
« Parenté noble, autorité, richesse,
« Le beau parler, la passion aussi,
« N'ont sçeu trouver vers ma dame mercy.
« Tous les oyseaux, tant privés que sauvages,
« Poissons hantans les fons [27] et les rivages,
« Bestes des champs, sans danger se fréquentent
« Et par amour l'un avec l'autre hantent,
« Et nous, ayans franchise et volunté,
« N'osons jouyr de nostre liberté.
« Or bien, dit-il, je n'ay donc plus d'envie
« D'avoir jamais plaisir en ceste vie;
« Vivre me fault longuement en langueur,

« Par impitié et cruelle rigueur
« Jusques à tant que la Mort ayt tant fait
« Que mon corps soit roide, pasle et deffait;
« Et neantmoins, combien que cruauté
« Soit repugnante à ma grand' loyauté,
» Je demourray en propos immuable
« De vous aymer et de me rendre aimable,
« Si constamment que plus tost nageroyent
« Poissons sur terre et bestes mangeroyent
« Au fons de l'eau, que mon désir, attaint
« D'un feu si chaud, soit à jamais estaint. »

Quand Yolande aperçeut l'asseurance
Enracinée en la perseverance,
De tel amour[28], pour de luy se deffaire,
Elle luy va telle requeste faire :
« Puisqu'ainsi est que l'Amour et la Foy
« Vous ont donné et asservy à moy,
« La passion, qui vostre cœur afflige,
« Vostre me fait et envers vous m'oblige.
« Mais, pour autant qu'il est vituperable
« Pour volupté laisser vertu louable,
« Et que du nom de noble est devestu
« Qui pour plaisir delaisse la vertu,
« Aussi qu'amour d'une femme bien née
« A homme ignare est très mal assignée,
« Non que pour tel je vous veuille estimer,

« Si vous voulez faire estat de m'aymer
« Et mettre en fait ma persuasion [29],
« Je veux qu'Amour vous soit occasion
« D'avoir vertu, qui l'homme déifie,
« Estudiant en la philosophie
« De double nom, morale et naturelle,
« Et, s'il advient que vous soyez par elle
« Rendu sçavant, ainsi que je désire,
« Lors congnoistrez n'avoir esleu le pire,
« Et que sçavoir plus que lasciveté
« Aura le don de mercy merité. »

Florent, qui veit l'intention honneste
Qu'avoit sa Dame et qu'elle l'admonneste
De profiter aux lettres et aux artz,
Pour parvenir aux amoureux hazards,
Joyeusement accepta la demande,
Et tout ainsi que la belle commande,
Delibera, puisqu'il failloit ainsi
Pour obtenir l'amoureuse mercy,
D'y obéir et prendre discipline
Estudiant en humaine doctrine;
Et, pour ce faire, il delaissa la court,
Print robe longue et laissa l'habit court,
Puis s'adonna de tous pointz à l'estude
Avecques soing et grand' solicitude.

Les anciens poëtes ont descrit
Que Minerva, deesse de l'esprit,
Aussi les Sœurs Muses de bon sçavoir,
Ne peurent onc et ne pouvoyent avoir
Avec Venus quelque société;
Mais le contraire au vray ha cy esté
Pour ce qu'Amour sus Florent dominoit,
Et nul repos l'estude luy donnoit,
Et, neantmoins que difficile il semble,
En cest amant se trouvèrent ensemble,
Et, qui plus est, d'autant que grand' estoit
L'amour en luy, l'estude s'augmentoit,
Si que pour vray Amour fut la nourrice
De son sçavoir et maint autre exercice.

Trois ans durant, aux lettres dedia
Tout son esprit, et tant estudia
En Aristote, en Ciceron et Pline,
Et en Platon, la science divine
Que, par labeur d'un esprit travaillé [30],
Après avoir et nuict et jour veillé,
Il fut sçavant, ayant la renommée
D'avoir acquis science consommée,
Dont luy sembla avoir fait tel devoir
Que le guerdon d'amour en deust avoir.

Pour parvenir à ce desiré poinct,

Voulant trouver son Yolande à point,
Revint en court, et, luy estre arrivé [31],
Choisit le temps pour parler en privé
Avecques elle, et voulut la Fortune
Luy donner jour avec heure opportune,
Et, lorsqu'il fut venu en sa présence,
Luy dit telz motz, après la reverence :
« J'ay de long temps en mon cœur allumé
« Un feu caché, qui n'est point consumé,
« Lequel me suis très efforcé d'estaindre;
« Mais mon arbitre à ce n'ha sçeu attaindre
« Et néantmoins, veu le bien qu'il m'a fait,
« Serois marry de n'avoir satisfait
« A cest amour, dedens moy demourant,
« Qui d'homme lourd, les lettres ignorant,
« M'ha fait sçavant, par art et discipline,
« En naturelle et morale doctrine,
« Par le moyen de vous, ma seule Dame,
« Que j'ayme plus beaucoup que ma propre âme,
« Qui de ce faire en amour [32] m'enchargeastes,
« Et par amour aussi vous obligeastes
« Qu'ayant vaqué aux lettres quelque temps,
« Rendriez l'amour et mes desirs contens.
« Acquittés-vous donques de la promesse,
« Et pardonnés à ma grand' hardiesse,
« Qui est conduite avec perseverance
« Pour parvenir où tend mon espérance. »

« — Mon doux amy, repondit Yolande,
« A bien bon droit fondés vostre demande,
« Et si serois dite ingrate de tous
« Si je n'estois gracieuse envers vous.
« Mais je vous prie, autant que je puis faire,
« De me vouloir en un point satisfaire,
« Car femmes sont de sçavoir curieuses;
« Puisqu'ainsi est qu'aux estudes fameuses
« Avez esté pour sciences apprendre,
« Ne vous soit grief me donner à entendre
« Que c'est que fait [33], quand de couple charnelle
« Le rossignol départ de sa femelle,
« Et, si cela de vous je puis sçavoir,
« Tous vos désirs de moy pourrez avoir. »

Le jeune amant tomba en grand' pensée,
Voyant l'amour n'estre recompensée
Que par ce poinct, et, l'heure estant tardive,
La question difficile et hastive
Le feirent taire et demourer pensif
Comme frustré de son plaisir lascif,
Et sur le champ d'avec elle se part,
Bien ententif [34] de sçavoir quelle part [35],
En quel autheur sçauroit ceste raison [36].
Dont s'en alla ainsi en sa maison,
Triste et dolent, visiter chacun livre,
Pour y respondre ou ne vouloir plus vivre,

Et, ne trouvant, tant sçeust les visiter,
Chose qui peust ses espritz contenter,
Se proposoit une mort voluntaire,
Considerant comment l'avoit fait taire
Une pucelle et l'avoit surmonté,
Luy qui estoit tant experimenté.

En ce penser, du tout desesperé
De parvenir au poinct tant desiré
Errant s'en va comme la nef, portant
Un pesant faix dessus la mer flottant,
Qui ne sçait point sa fortune future.
Se rencontra au chemin, d'aventure,
Une vieillotte, au visage ridé,
Qui plus sçavoit que Florent n'eust cuydé.

Elle, voyant la contenance triste
Du jeune amant qu'elle avoit veu tant miste [37],
Luy demanda s'il souffroit quelque perte
Dont il monstrast tristesse si aperte,
S'il avoit eu aucune adversité
En sa richesse ou en sa parenté.
« Non, respond-il. — Doncques, quelle tristesse,
« Dit-elle alors, trouble tant ta jeunesse ?
« Je te supply ne m'en celer la cause.
— « O Malheureux, dist-il, — helas, je n'ause
« Le reveler, car aussi bien seroit-ce

« Parler en vain et croistre mon angoisse;
« Que pleust à Dieu n'avoir onc esté né! »

La vieille, oyant tel propos destourné
De la raison, fut de pitié attainte,
Et tant pressa Florent que de sa plainte
La cause sçeut, et comment la pucelle
Luy avoit fait demande si nouvelle [38].

« O que je suis venue bien à point,
« Dist-elle alors; ne te contriste point,
« Tu ne perdras par icelle ignorance
« Le don auquel as eu tant d'espérance.
« Entens, mon filz, que la coustume est telle
« Du rossignol que jamais à femelle
« Ne se conjoint que sus un rameau verd,
« Auprès duquel à plein et descouvert
« Sera un sec, et, quand l'oyseau petit
« Ha consommé son charnel appetit,
« Le rameau sec incontinent il cherche,
« Dessus lequel fait un vol, et s'y perche,
« Où il agence et polit son plumage,
« Chante enroué et change son ramage,
« Puis court à l'eau pour se laver bien net.
« J'ay retenu dedens le cabinet
« De mon esprit, depuis mon jeune temps,
« Ce beau secret et autres que j'entens,

« Que j'ay apprins d'un philosophe sage
« Que je servois quand j'estois en bas aage.
« Sois asseuré que ce que je t'ay dit
« Satisferoit, voire sans contredit,
« Non-seulement à ta dame et amye,
« Mais à la grande et noble academie
« Des gens sçavans. Or t'en va donc en paix. »

Alors Florent, deschargé d'un grand fais,
Remercia la vieille sans attendre,
Et sus ce poinct fait à sa dame entendre
Qu'il estoit prest dessus sa question
De luy donner la diffinition [39].

Le jour esleu, aussi l'heure assignée,
S'en vint l'amant, la fresche matinée,
En un jardin paré d'arbres et entes,
D'herbes et fleurs très odoriferentes,
Qui decoroyent par l'œuvre de Nature
Tout le parterre, enrichy de verdure.
Là les amans ensemble se trouvèrent,
Mille bons jours et salutz se donnèrent
Avec regardz, les uns simples et bas,
Les autres pleins des amoureux combats,
Et quand les cœurs et les affections
Eurent monstré diverses passions,
Qui combattoyent, les uns pour abuser,

Les autres non, mais pour y refuser,
Le jeune amant, qui du profond souspire,
Va commencer à voix basse luy dire :

« Belle aux doux yeux, le temps est accomply
« Qui me doit rendre assouvy et remply
« De mes désirs, et, combien que subtile
« Fust ta requeste et à moy difficile,
« Amour pourtant m'ha tant poingt et pressé,
« Mesme en l'esprit, qu'onques je n'ay cessé
« De travailler pour mettre à la lumière
« La question, et voicy la manière. »

Lors recita la réponse inventée,
Ne plus ne moins que la vieille esdentée
Luy avoit dit, faisant conclusion
Qu'ayant trouvé ceste solution,
Il devoit estre en possession mis
Des biens d'amour, comme elle avoit promis.

Voyant adonc Yolande l'affaire
Venue au poinct que plus n'y sçait que faire,
Loue Florent, loue sa diligence,
Ayant trouvé sa prompte intelligence,
Et, néantmoins qu'elle se voye preste
D'estre surprise, ainsi comme la beste,
Des chiens surprise et jusqu'aux flancs atteinte,

Cherche sa ruse et veult user de feinte
Pour eschapper et allonger sa vie,
Ainsi la dame, en amour poursuyvie,
D'un esprit prompt et de prudence aussi
Soudain s'arma; à luy va dire ainsi :

« Mon cher amy, je ne sçaurois assez
« Tous vos labeurs rendre recompensez,
« Et ne vous puis loyer plus grand donner
« Que cestuy-cy, que je veux ordonner
« Pour le repos de voz affections,
« Lequel, s'il est, hors toutes passions,
« Bien digéré, l'ennuy vous ostera
« Que vous portez, et si surmontera
« Les chaudz desirs qui vous pressent si fort,
« L'acte faisant d'homme prudent et fort.

« Amy, tous ceux qui se joingnent à femmes
« En charnel acte et par amours infâmes
« Sont tout ainsi que rossignols plaisans,
« Sur rameau verd qui se vont deduisans
« En leur luxure et amour sensuelle,
« Puis, quand prend fin la volupté charnelle,
« Tombent soubdain dessus le rameau sec,
« Laissans l'amour et le plaisir avec.
« Ce rameau sec pour sa signifiance
« Note [40] d'Honneur et d'Amour l'oubliance,

« Où tombent ceux qui, pleins de leurs plaisirs,
« Ont accomply tous leurs vilains désirs.

« Je te supply de considerer comme
« Pour mon amour tu es devenu homme,
« Homme prudent, loué et estimé;
« Et, ce pendant qu'ainsi tu as aymé
« Et aymeras d'amour saint et pudique,
« Tu as esté au vivre [41] politique
« Perseverant, et seras davantage
« Pour la haulteur du vertueux courage
« Nourry d'amour, qui fait qu'à fin soyent mises [42]
« Les faitz d'honneur et grandes entreprises;
« Par cest amour feras œuvres louables,
« Dignes tous jours d'estre recommendables;
« Mais, si l'amour et la volupté tienne,
« Ce que je prie à Dieu que point n'avienne,
« S'estoit saoulée au plaisir de la chair,
« Il ne faudroit desormais plus chercher
« En toy le bien que l'Amour y ha mis,
« Et deviendrois lasche, vain et remis [43].

« Donques, amy, craingnant de t'avenir
« Un si grand mal, il te doit souvenir
« Du rossignol, du rameau verd, et puis
« Du rameau sec, où il se met depuis;
« Cela rendra ta personne contente.

« Vy donc, amy, en amoureuse attente,
« Et, pour plaisir si soudain abbattu,
« Ne pers l'honneur et l'acquise vertu
« Qui te rendra cent fois plus glorieux
« Et plus content que l'amour furieux,
« Dont ne despend [44] que triste fascherie
« Et puis en fin la honte et moquerie. »

Quand Yolande la belle se fut teue.
Florent devint ainsi qu'une statue
Tout immobile, et pensa longuement
A ce qu'il ha ouy diligemment.
Puis, tout ainsi qu'un homme qui traveille [45]
Par un vain songe et du dormir s'éveille,
Il commença premier à se mouvoir,
Et l'amour fol, lequel souloit avoir,
S'esvanouit comme un songe menteur;
Puis l'amour saint, de tant de biens autheur,
Entra chez luy, avecques fermeté [46]
De non jamais tenter la chasteté
De telle dame, à laquelle il voua
Le chaste amour, et elle l'avoua.

Ainsi l'amour lascif et sensuel
En un instant devint spirituel,
Ferme trop plus [47] qu'onques n'avoit esté,
Tant que raison vainquit la volupté.

PLUS QUE MOINS.

LES FABLES

DU TRES ANCIEN ESOPE PHRIGIEN

PREMIEREMENT ESCRIPTES EN GRÆC,

ET DEPUIS MISES EN RITHME FRANÇOISE

DU REGNARD ET DU CORBEAU

Ung noir Corbeau dessus ung arbre estoit
Et en son bec ung fromaige portoit
Qu'il avoit pris; ung Regnard, d'adventure,
Passoit par là qui cherchoit sa pasture,
Et, en voyant le Corbeau et sa proye,
La convoita, puis s'arreste en la voye,
Et, en louant fainctement le Corbeau,
Dict: « Mon amy, que ton plumaige est beau!
J'apperçoy bien à ceste heure que non
Est vrai le bruict et le commun renom:
Car chascun dict que noir est ton plumaige,
Mais il est blanc, voire blanc d'avantaige
Que neige n'est, ne le laict, ne les cignes.
J'en recognois bien maintenant les signes.
Sy donc avec tes plumes tu avois
Le chant plaisant et delectable voix,
Certes, amy, je te jure ma foy
Que tu serois sur tous oyseaulx le roy. »

Lors le Corbeau, esmeu de gloire vaine,
Ouvre le bec, et de chanter prend peine,
Et le fromaige alors chet promptement.
Regnard le prend et fuyt soubdainement.
Le Corbeau crie en se voyant deceu :
« Je suis trompé, je l'ay bien apperceu
Et cognois bien qu'on ne doit jamais croire
A ung flateur qui donne vaine gloire. »

DU LOUP ET DE L'AIGNEAU

Ung loup tout gris, fin et malicieux,
Et ung Aigneau tout simple et debonaire,
Dans ung ruysseau plaisant et gracieux
Beuvoient tous deux selon leur ordinaire,
L'Aigneau à val et le vieux Loup à mont,
Qui, en fureur provoqué et semond,
Dict à l'Aigneau : « Pourquoi trouble tu tant
Ce beau ruysseau où me viens esbatant ? »
L'Aigneau respond, non pas à la vollée :
« Certes, Seigneur, je n'ay point l'eau troublée ;
Je suis dessoubz, et au dessus vous estes.
— Ton pere ung jour me feit telles molestes,
Ce dict le Loup, et pour luy tu mourras :
Riens n'y vauldront prieres ny requestes,
A ce ruysseau jamais tu ne boiras. »
Lors l'estrangla nonobstant sa deffense,
Là n'eust povoir juste allegation.

Ainsi les grands, sans qu'on leur face offence,
Font aux petitz injuste oppression.
Par quelque dol ou cavilation[48],
Par hault parler, par force ou par richesse,
L'homme maling l'innocent tue et blesse;
En telle ardeur de convoitise il entre
Que de ses biens se nourrit et engresse
Et de son sang se repaist à plein ventre.

DE L'ASNE ET DU PETIT CHIEN

Ung petit Chien à son maistre faisoit
Mil passetemps, gayetez et caresses;
Il le flatoit, le leschoit, et baisoit,
Saultoit, dansoit, faisoit cent gentillesses.
L'Asne, voyant ces joyes et lyesses
Et comme estoit celluy Chien bien traicté,
Se complaignant de ses grandes paresses [49],
Dict : « Je seray aultre que n'ay esté:
Car j'apperçoy et voy que pour flater
Le petit Chien est toujours bien venu;
Devant son maistre il ne faict que saulter,
Japper, danser, dont il est cher tenu,
Et moy je suis soubz le fais detenu,
Tousjours batu en la ville et aux champs,
Tant de fardeaulx mon doz a soustenu
Que je me tien du nombre des meschantz. »
Adonc ung jour que son maistre arriva
En son hostel, l'Asne, pour luy complaire,
Sur ses deux piedz tout debout se leva,

Et commença à saulter et à braire.
    Lors le seigneur, le voyant ainsi faire,
Commande et dict qu'il soit tresbien froté.

Le labeur donc où nature est contraire
Se treuve vain, et n'est à riens compté.

DU REGNARD ET DE LA CIGOIGNE

Le fin Regnard convia de souper
Une Cigoigne, et, pour mieulx la tromper,
Sur ung tranchoir luy mist de la bouillie.
De son long bec ne la pouvoit happer,
Mais luy, qui n'a en finesse son per,
En la lechant sa pance en a remplie.
Lors s'en alla la Cigoigne abusée,
Et pense d'estre aultre fois plus rusée,
Et s'elle peult luy rendre la pareille:
Car jeu pour jeu, finesse pour finesse,
N'est à blasmer quand au pareil s'adresse.
De le tromper adoncques s'appareille.
Ung temps aprés la Cigoigne invita
Celluy Regnard, vers lequel s'aquita,
En luy jouant ung beau tour de maistrise;
De verre cler la fiolle apresta,
Et le manger dedans luy presenta,
Mais il n'y a ne dent ne langue mise:
Tant seulement la leche par dehors,

Sans que viande entrer puisse en son corps ;
Il la void bien et meurt de fin auprés,
Et la Cigoigne en prend à sa plaisance.

Ung deceveur doit noter bien exprés
Qu'il est en fin deceu par decevance.

DU LYON, DE L'ASNE ET DU REGNARD

Ung fier Lyon, ung Asne et ung Regnard
S'en vont chasser ensemble quelque part
En la forest branchée :
Tant ont chassé qu'ils ont corné la prise,
Et, pour partir[50] la proye ainsi surprise,
Elle fut detranchée.

L'Asne qui trop d'audace s'attribue,
A chascun d'eulx le butin distribue,
Dont le Lyon despit
Rugit et brait en sa fureur et ire,
Et l'Asne prend, le despece et dessire,
Sans luy donner respit.

Puis au Regnard bailla commission
De faire entr' eulx la distribution;
Lors, par prudence caulte,
La moindre part à luy se reservant,
De la grand part fut le Lyon servant,
De paour de faire faulte.

« Qui t'a ainsi (dict le Lyon ireux)
Faict sy sçavant, sy prudent, sy heureux ? »
Lors le Regnard parla,
Disant : « Le mal d'aultruy m'a enseigné,
Car j'avois paour d'estre ainsi empoigné
Que l'Asne que voyla. »

DE LA VIEILLE ET SES CHAMBRIERES

Une vieille avoit des servantes
Qu'elle esveilloit avant le jour;
Le chant du Coq bien observantes
Se levoient sans faire sejour.
Voyantz doncques ce fascheux tour
Et ce tresennuyeux resveil,
Qui les excitoit du sommeil,
Dont le Coq chantoit la vraye heure,
Dirent ensemble : il fault qu'il meure.
Lors selon leur conclusion
Du Coq feirent occision,
Mais leur malice en vain labeure.
Ces chambrieres furent frustrées
De leur folle et vaine esperance;
Elles furent mal rencontrées
De la maistresse qui les tance;
Car sans paix, repos ne constance

Les esveille chascune nuict
Avec ung tumulte et grand bruict,
Et les faict plus matin lever.

Qui donc veult ung mal eschever
Par faict injuste et vicieux,
Chet en mal plus pernicieux
Qui d'avantaige peult grever.

DU ROSSIGNOL ET DE L'OISELEUR

Le Rossignol sur ung Chesne chantoit,
Se desgoysant ainsi qu'il a d'usaige.
Pres de ce lieu ung Oiseleur estoit,
Qui aux fillez le Rossignol guettoit,
Pour le manger en rost ou en potaige :
Il lui feit paour; le Rossignol vollaige
Se meit en fuyte, aux rethz fut arresté;
Donc l'Oiseleur le print à ce passaige.
Qui trop se haste est estimé peu saige
Quand tumbe aux las où il est aguetté.
Le Rossignol prie à cest Oiseleur
De le lascher; car peu de chose il monte [51]
Pour tel mangeur et si grand avalleur,
Et qu'aultre oyseau de plus grande valleur
Prendre pourroit; l'Oiseleur n'en tint compte,
Mais respondit : « Ce me seroit grand honte
De te quitter, certes tu en mourras;
Par fol espoir, qui l'imprudent surmonte,
Je ne croiray en parolle si prompte.
Mieulx vault ung tien que deux fois tu l'auras. »

DU REGNARD ET DU BOUC

Ung fin Regnard et ung Bouc s'en allèrent
Boire en ung puys auquel ilz devalerent;
Après avoir bien beu leur saoul tous deux,
De leur sortir furent assez doubteux;
Mais le Regnard, garny de sa cautelle,
Dict à ce Bouc une parolle telle :
« Prenons couraige apres la paour receue;
J'ay advisé le poinct de nostre yssue;
Fay mon conseil, ne le mectz en arriere :
Si tu te veulx sur tes piedz de derriere
Dresser debout et tes deux cornes joindre
Contre le mur, d'agilité non moindre
Qu'a ung bon Cerf, d'icy je saulteray,
Et, cela faict, dehors t'en jetteray. »
Le Bouc le creut, le Regnard dehors saulte,
Puis il reprint le Bouc de sa grand faulte
En le mocquant et luy niant secours,
Disant ainsi : « Sy tu eusses recours
A la prudence, au sçavoir et usaige [52],

Comme ta barbe en porte tesmoignaige,
Penser devois, devant qu'entrer au puys,
Sy tu pourrois sortir comme je suis :
Car le prudent, le bien saige et bien fin,
De tous ses faictz il regarde la fin,
Et, quand il a en son esprit conceu
La fin du faict, il n'est jamais deceu,
Comme en tous artz dont la fin est pensée,
Avant que soit quelque œuvre commencée. »

DU LOUP ET DU CHIEN

Dedans ung boys tout semé de verdure
Ung Loup trouva quelque chien d'adventure
Qu'il salua, l'interrogant de faict
Comme il estoit sy gras et sy refaict [53],
Le Chien respond : « Je flate ainsi mon maistre,
Lequel me donne assez bien à repaistre
Des bons morceaulx de sa table tant grasse;
Et, qui plus est, j'ay l'amour et la grace
De tout chascun. — O que tu es heureux!
(Ce dict le Loup) et moy trop langoureux. »
Lors dict le Chien : « Amy, laisse ces boys,
Et viens loger au lieu là où je vois,
Chez mon seigneur. » Lors ilz s'en vont ensemble,
Et, en allant, le Loup dict : « Il me semble
Qu'au col tu as ung colier : pourquoy est-ce?
— C'est (dict le Chien) ung colier qui m'opresse,
Et qui resiste à la ferocité
Que je soulois avoir en liberté.
Le temps passé je soulois les gens mordre,

Mais mon seigneur y a mis si bon ordre
En m'enchaynant, que j'en suis bien plus doulx.
— J'ayme mieulx estre au boys avec les Loups
(Ce dict le Loup), en liberté planiere
Qu'estre captif en si dure maniere :
Certes l'amour de ton maistre est trop rude,
Je ne veulx point de telle servitude. »

Petit seigneur sur peu est plus notable
Qu'ung grand subject repeu en riche table.

DE L'AIGLE ET DU CORBEAU

L'Aigle, vollant d'une treshaulte roche,
Descend en bas et prés d'ung parc s'approche,
Auquel choisit ung Aigneau blanc et tendre
Et dessus luy vint ses pates estendre,
Des ongles serre, et l'emporte et ravit.
Le noir Corbeau, qui ceste proye veid,
Cuide ainsi faire, et dans le parc s'en vint,
Où il esleut ung Mouton entre vingt
Le plus refaict, sur lequel s'est assis ;
Mais aussi tost ses ongles endurcis
Se sont meslez et ahers[54] à la laine;
Et d'aultant plus qu'il prenoit grande peine
Au mouvement des aesles pour voller,
Et d'aultant moins se povoit demesler.
Lors ung Pasteur, qui veid ceste folie,
Acourt bien tost, puis le prend et le lie,
Les aesles couppe, et, sans aultre debat
A ses enfantz le baille pour esbat;
Dont l'ung d'iceulx l'interroga, disant :

« Mais qui es tu, oyseau tant deplaisant?
— Helas (dict il) pour vray je me pensoye
Une grande Aigle, et ne me cognoissoye,
Mais je voy bien que je suis ung oyseau
Moindre de tous, qui m'appelle Corbeau;
C'est à bon droict s'il m'en est ainsi pris,
Pource que j'ay sur ma force entrepris. »

DES DEUX AMYS ET DE L'OURSE

Deux compaignons amys s'entr' appelloient,
Lesquelz ung jour parmy les champs alloient;
Une grande Ourse en leur chemin trouverent,
Et, aussi tost que la beste adviserent,
L'ung d'eulx eut peur, et du danger s'osta,
Et sur ung arbre illecques prés monta.
L'aultre, doubtant n'avoir force et puissance
Pour faire à l'Ourse aulcune resistance,
Se couche bas, faict du mort en grand peine,
Sans retirer aulcun vent ny allaine.
L'Ourse approcha, et, ne sentant tirer
Allaine ou vent, ny l'homme respirer,
Là le laissa, l'estimant comme mort :
Car aux corps mortz jamais elle ne mord.
Doncques, après qu'elle s'en fut allée,
Le premier feit de l'arbre devallée[55],
Et demanda à l'aultre quel merveille
L'Ourse avoit dict si prés de son aureille.
Lors respondit par doulce urbanité :

« L'Ourse (dict il) m'a bien admonesté
Que je ne voise à jamais prés ou loing
Avecques ceulx qui laissent au besoing
Leurs compaignons; ceulx qui font tels deffaulx,
On les peult bien appeler amys faulx,
Qui sont amys seullement de la bouche;
Mais par effect l'amour au cueur ne touche. »

DU SERPENT ET DE LA LIME

Ung Serpent de toute force
Sy s'efforce
Pour une Lime ronger;
A l'entour sa queue a torse[56],
Se renforce,
Et la cuide en fin manger.
« Cuides-tu rompre et changer,
Abreger
Mon dur fer? ce dist la Lime.
L'acier qui se faict forger
Trop legier
Contre mon povoir j'estime.
Que fais-tu, meschante beste?
Dentz et teste
Rompras ains que me grever.
Qui blesser aultrui s'apreste
Et s'arreste
Il void sa force achever.

Avant donc que d'estriver[57],
N'eslever,
Regarde à qui tu prens guerre,
Et vueille noyse eschever,
Ou priver
Te verras d'honneur aquerre. »

DU CHIEN ET DU COQ

Un Chien et un Coq se sont mis
Ensemble ainsi que bons amis,
Pour aller en pelerinage :
Un jour en faisant leur voyage,
Que le soleil estoit couché,
Le Coq s'est bien et beau juché
Dessus un haut arbre tout verd,
Et le Chien, pour estre à couvert,
Et passer le temps tenebreux,
Se mit dans l'arbre, qui fut creux.
Or advint que, sur la mynuict,
Le Coq à son resveil tout duict
Chanta, dont un Renard voisin
Accourt, et luy dit : « Beau cousin,
Qui prenez là haut vos esbats,
Venez vous en chanter cy bas.
— Il me plaist, puisque le voulez,
Dit le Coq : donques appellez
Le portier, à fin que je sorte. »

Le Renard alla à la porte
Du tronc creusé, où il esveille
Le Chien, dont il a grand merveille,
Quand il le void de luy si prés.
Lors il s'en fuit, et Chien aprés,
Et le Coq par ce bon tour là,
Tout asseuré, demeura là.

DU VIEILLARD APPELLANT LA MORT

Ung vieillard portoit
Ung fardeau de bois,
Dont lassé estoit
Pour son trop lourd pois.
    Doncques, tant lassé
De porter sa charge,
Auprès d'ung fossé
Son fardeau descharge;
    Puis par desespoir
La mort appella
Et tout son povoir,
Laquelle vint là
    Disant: « Que veulx-tu?
Es tu las de vivre?
Es tu abbatu?
Veulx tu la mort suyvre?
    — Non, dict le vieil homme,
Je ne veulx mourir,
Je t'appelle et somme

Pour me secourir.
« Preste ung peu ta main
Pour me recharger,
Car c'est acte humain
D'aultruy soulager. »

DU PASTEUR ET DE LA MER

Quelque Pasteur assez rude et sauvage
Gardoit son parc prés le bord et rivage
D'une grand mer, et, la voyant posée,
Pour naviguer tranquile et disposée,
Delibera le navigage prendre,
Et pour ce faire alla ses Brebis vendre,
Puis de l'argent il se fit gros marchand,
Monta sur mer, et s'en alla cherchant
Les loings païs pour vendre ses denrées.
Luy navigant par estranges contrées,
La mer s'enfla, les grands vents se leverent
Contre les flots, et vagues se ruerent
Par tel effort et tempeste si grande
Qu'entre les eaux perit la nef marchande;
Et à grand peine eschappa du naufrage
Celuy marchand, qui, aprés le dommage
De tous ses biens et richesse perie,
Reprint l'estat de simple bergerie.

Un temps aprés, voyant la mer tranquile,
Il dict en soy: « Ha! mer fausse et subtile,
Tu te fais douce à fin que derechef
Je perde en toy mes biens, en grief meschef[58];
Je ne suis pas si sot et imprudent
D'estre eschappé d'un mauvais accident,
Et puis aprés y retourner: car certes
L'homme est faict sage à cause de ses pertes. »

DU RENARD ET DU SINGE

En un beau champ les bestes s'assemblerent
A fin d'eslire et faire un nouveau Roy;
Aucuns d'entr' eux le concile troublerent,
Voulans n'avoir prince, juge, ne loy.

Un Singe y vint, qui fit mille soupplesses,
Danses et sauts, dont fut si bien voulu
Que d'un accord, pour telles gentillesses,
Fut le grand Roy par dessus tous eslu.

Quelque Renard sur ce Roy envieux,
Pour le tromper, luy dit ainsi : « Cher Sire,
Je sçay cy prés un thresor precieux
Qui appartient à vostre haut empire. »

Selon son dit, aux champs l'accompagna,
Où luy monstra une fosse profonde.
« Là bas, dit-il, le feu Roy espargna
Tous les thresors et richesses du monde. »

Le Singe y creut, et bas il descendit :
Tout aussi tost fut pris et arresté,
Dont se plaignoit, et le Renard luy dit,
En reprochant son instabilité :

« Toy, non sçachant, nous veux-tu dominer,
Qui laschement t'es laissé ainsi prendre ? »
Certes, qui veut son faict ainsi mener
Sans jugement, il est trop à reprendre.

NOTES EXPLICATIVES

1. Exemple.
2. Et de suivre tes étendards de vertu.
3. La torche et la flèche sont les attributs de l'Amour.
4. Se signaler avantageusement.
5. S'entretenait avec.
6. N'épargna rien.
7. Rassembler en lui tout ce qu'il y avait de noble et de distingué.
8. Jusqu'à pouvoir, au point que vous pouvez.
9. A voix basse, d'un ton humble.
10. Tenir sur nous autre propos.
11. En la nature d'Amour.
12. Produit par le sentiment.
13. En admettant qu'il en soit ainsi.
14. Par, moyennant.
15. Vous êtes esclave de vous-même.
16. Pour lui servir d'interprète en cette circonstance.
17. Vaincue, dominée.
18. Pèse.
19. Laissait errer ses pensées.
20. Découragement.
21. En sens contraire.
22. Muette.
23. Par compassion.
24. D'être surprise dans cette circonstance difficile.
25. Cet amour prétendu ne nous est-il pas défendu par le Seigneur Dieu ?

26. Et de plus.
27. Fontaines, sources.
28. *De tel amour* se rattache à *l'asseurance*.
29. Écouter mes conseils.
30. Par les efforts laborieux d'un esprit qui s'était épuisé au travail; à force de labeur et de travail.
31. Après qu'il fut arrivé, dès son arrivée.
32. Par amour.
33. Me faire comprendre ce qui arrive.
34. Inquiet, anxieux.
35. En quel endroit.
36. Il trouverait la raison, l'explication de ce que fait le rossignol.
37. Gracieux, élégant.
38. Extraordinaire.
39. Solution.
40. Signifie, symbolise.
41. Persévérant pour apprendre les beaux usages de la vie de cour (allusion à ce qui est dit plus haut des mérites du jeune courtisan).
42. Qui fait que soient accomplies.
43. Mou, sans vigueur.
44. Vient, résulte.
45. Qui souffre par l'effet d'un songe vain.
46. Ferme résolution.
47. Beaucoup plus.
48. Accusation calomnieuse.
49. Se plaignant de la grande paresse du chien.
50. Partager.
51. Il est d'un prix peu élevé; il a peu de valeur.
52. Expérience.
53. Gros, plein d'embonpoint.
54. Adhérents, attachés.
55. *Feit... devallée :* descendit.
56. A enroulé sa queue.
57. Faire des efforts.
58. Dans une cruelle mésaventure.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Introduction 5

Le Compte du Rossignol. 19

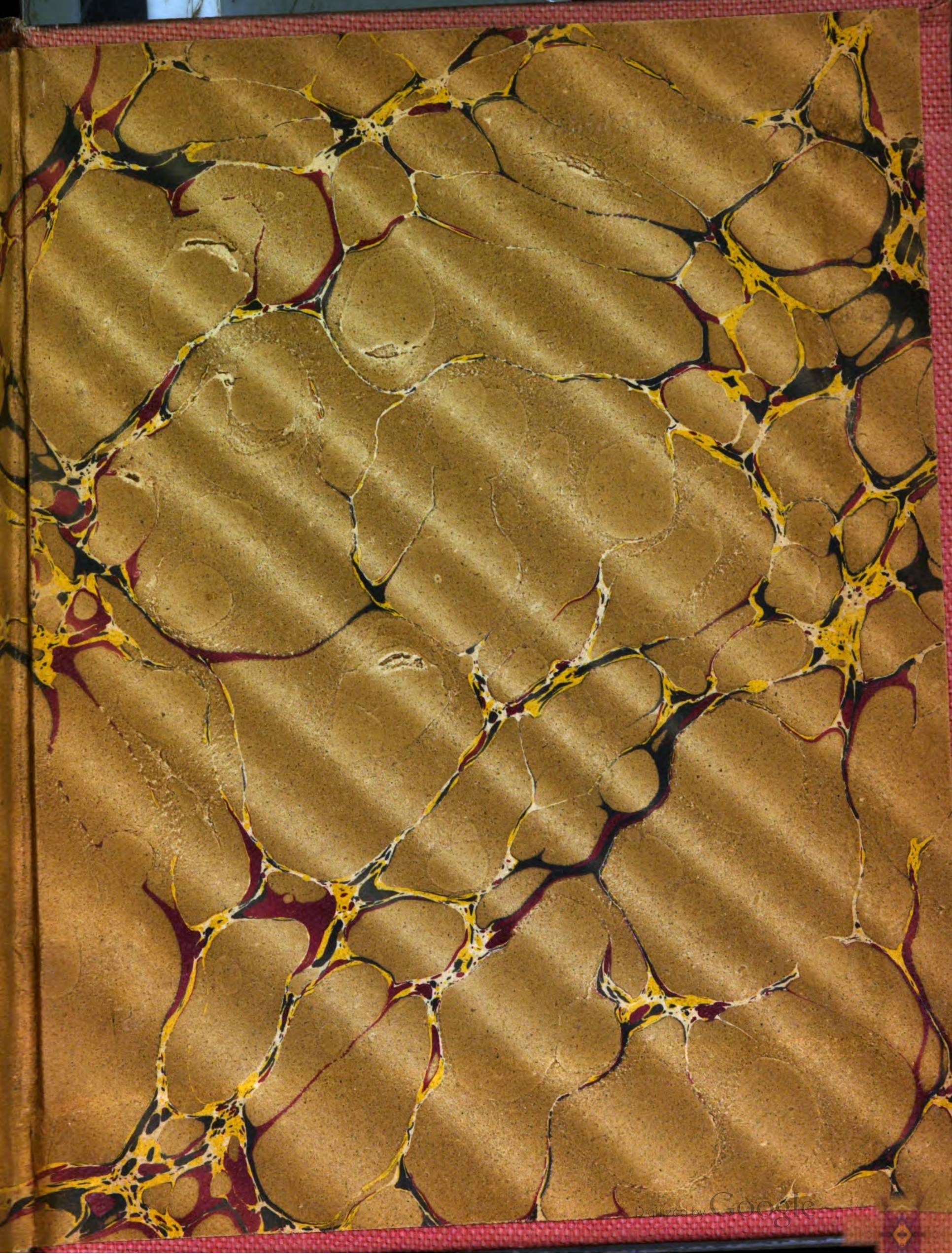
Les Fables :

Du Regnard et du Corbeau 49
Du Loup et de l'Aigneau 51
De l'Asne et du petit Chien 53
Du Regnard et de la Cigoigne 55
Du Lyon, de l'Asne et du Regnard 57
De la Vieille et ses Chambrieres 59
Du Rossignol et de l'Oiseleur 61
Du Regnard et du Bouc. 62
Du Loup et du Chien 64
De l'Aigle et du Corbeau 66
Des deux Amys et de l'Ourse 68
Du Serpent et de la Lime. 70
Du Chien et du Coq 72
Du Vieillard appellant la Mort. 74
Du Pasteur et de la Mer 76
Du Renard et du Singe. 78

Notes Explicatives 81

CE VOLUME A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
A L'IMPRIMERIE PAUL DUPONT
A CLICHY
AU MOIS DE NOVEMBRE
MIL NEUF CENT VINGT-TROIS






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 066872042